

Bulletin Communiste

ORGANE DU PARTI COMMUNISTE (S. F. I. C.)

120, Rue Lafayette, Paris

Hebdomadaire

Le Numéro : 50 centimes

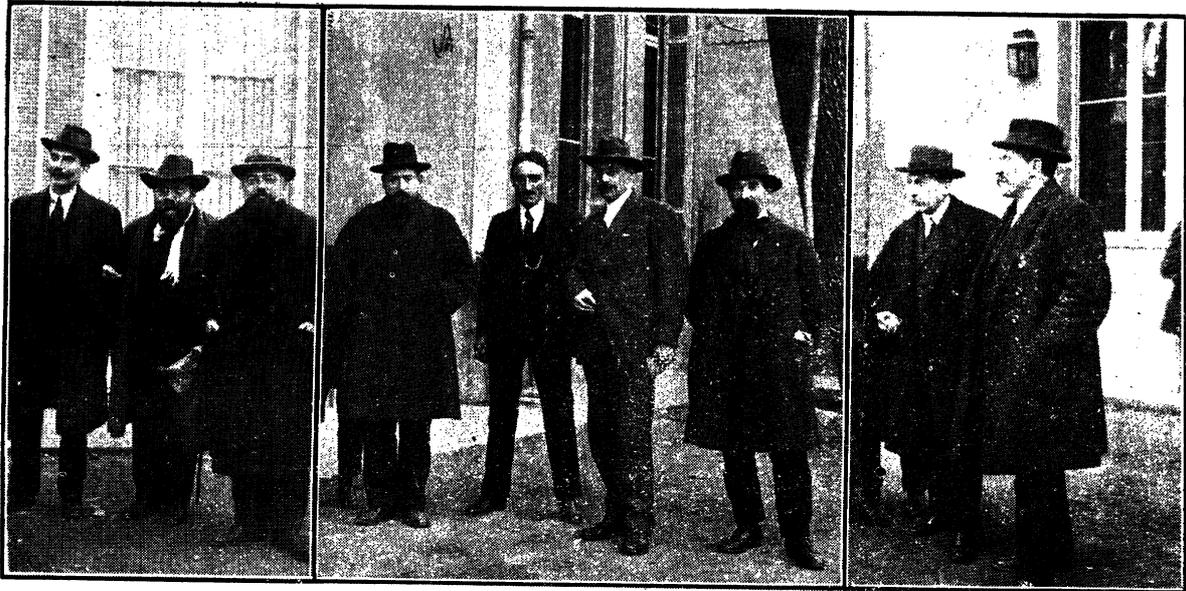
SOMMAIRE

Notre tendance (Amédée Dumois). — La Semaine Internationale (Robert Pelletier). — Thèses sur le Front ouvrier unique. — Pour l'unité du front prolétarien (G. Zinoviev).

Quelques lettres de Lassalle. — Souvenirs de journées révolutionnaires : Comment nous avons pris le Palais d'Hiver (O. Denis). — Chronique internationale : Allemagne (A. Thalheimer).



KARL LIEBKNECHT



AU CONGRÈS DE MARSEILLE

Calzan, Rappoport,
Jules B'anc.

Renoult, Bazin, Frossard,
de Winter.

V. Méric,
Marcel Cachir.

Notre "Tendance"

L y a des camarades auxquels un optimisme robuste tient les yeux délibérément fermés. Tout va bien dans le Parti Communiste, et même tout y va pour le mieux. Le poulx est bon. L'estomac solide, le cerveau actif : ni le corps ni l'esprit ne laissent rien à désirer. A égale distance de la congestion et de l'anémie, il réalise un vrai miracle d'équilibre physique et de santé morale...

Tirons notre chapeau devant les optimistes. Ils ont la foi et l'espérance ; ils ont même, parfois, la charité. Craignons pourtant -- mais sans le dire pour ne point trop les affliger -- que l'optimisme, qui chante dans leur âme, ne risque de les détourner de l'effort. Si tout est bien, restons sur place : à changer, on ne peut que perdre...

Et puis, il y a les pessimistes, les éternels docteurs Tant-Pis. Pour un nuage qui passe ils prédisent l'orage. Que dans un débat, le ton des interlocuteurs s'échauffe, ils pronostiquent la rupture. J'en ai rencontré quelques-uns depuis Marseille : ils faisaient peine à voir avec leurs mines contrites, leurs soupirs désolés, leurs bras levés au ciel. « Qu'avez-vous fait ? mon Dieu, qu'avez-vous fait ! Comment n'avez-vous pas compris qu'en sortant du C.D., avec ce claquement de por-

tes, vous avez fait un premier pas vers la scission ?... »

-- Cessez donc, s'il vous plaît, de vous nourrir de cauchemars. La scission, dites-vous ? Elle n'existe que dans vos songes : personne n'y a jamais pensé que vous.

-- Tout de même, votre article du dernier *Bulletin*.

-- Il donnait, de certains faits mal connus, une explication objective et franche. Rien de plus.

-- Il annonçait la constitution d'une tendance. Une tendance au sein du Parti ! Autant dire la guerre civile, autant dire la scission...

**

J'arrête ici cet effarant dialogue. Et puisqu'il en ressortait que mon dernier article n'a pas été compris, je veux, avec toute la sincérité dont je suis capable, revenir sur ce que j'ai dit.

Optimiste, pessimiste, je ne suis ni l'un ni l'autre. C'est avec ma raison que j'essaie de juger, tant les choses que les hommes. Elle me tient à même distance de ceux qui sont contents et de ceux qui ne le sont pas. Dire, au lendemain de Marseille, que tout est pour le mieux dans le meilleur des Partis Communistes est aussi faux et plus hypocrite que de

dire : tout va mal, parce que quelques camarades, n'écoulant que leur foi communiste, ont dénoncé ce qu'ils croyaient être une menace pour la paix intérieure du Parti : à savoir l'exclusion du Comité Directeur d'un homme aussi représentatif des principes de l'Internationale que Souvarine, exclusion dont le caractère politique a encore été aggravé selon nous par l'entrée, dans les organismes centraux du Parti, de quelques éléments noirement centristes.

Et parce que ces hommes, qui d'ailleurs ont différemment réagi devant l'exclusion de Souvarine — dont les uns sont restés au Comité Directeur, alors que les autres ont cru préférable d'en sortir — parce que ces hommes ont mis leur Parti en garde contre les dangers d'une politique de relâchement et de faiblesse, on crie à la scission possible, à la scission prochaine !... Et parce qu'ils ont parlé de tendances, on les accuse, comme aujourd'hui le camarade Cachin, de vouloir ressusciter les querelles périmées ! C'est à croire qu'il est plus difficile aux hommes de se comprendre que de s'aimer les uns les autres !

**

Disons-le très haut : les camarades au nom desquels j'ai parlé dans le dernier numéro du *Bulletin Communiste* sont fermement décidés à ne rien entreprendre contre l'unité d'un Parti dont ils sont les soldats disciplinés et fidèles. Ils l'ont fait, ce Parti, ou plutôt ils ont contribué à le faire ; ils l'aiment de toute la force de leur cœur ; ils continueront à l'aimer et à le servir autant qu'ils l'aiment : en lui disant, quand il le faut, la vérité ; en lui signalant les écueils qui, çà et là, le guettent au passage, nous agissons en bons et loyaux communistes. Pour les Partis comme pour les hommes, la vérité, même brutale, vaut mieux que le silence prudent ou la flagornerie complice.

Nous avons, il est vrai, parlé de tendances, et les tendances, quelles qu'elles soient, aboutissent toujours à rompre, non pas l'unité, mais l'unanimité ; ce n'est pas, tant s'en faut, la même chose.

L'unanimité ? Elle n'est pas nécessairement un bien dans un Parti démocratique comme le nôtre. L'unanimité prolongée pourrait bien équivaloir au marasme et à l'atonie. Il ne peut y avoir unanimité dans la vie : la seule unanimité réelle, c'est celle de la mort ou de l'ataraxie stupide. Soyons passionnément unitaires, mais unanimes, à quoi bon ?

Nous avons parlé de tendances. Pourquoi, dans le parti, n'existeraient-elles pas ? Elles se complètent les unes les autres, celle-ci suppléant aux défaillances, aux insuffisances de

celle-là. Mais il y a, nous dit-on, tendances et tendances ; il y en a d'inoffensives et il y en a de dangereuses. Inoffensives, celles qui se greffent sur telle ou telle question particulière ; inoffensive la tendance Mayoux en matière de politique syndicale, ou la tendance Soutif en matière électorale. Mais dangereuses, éminemment, les tendances que met aux prises la question des rapports de l'Internationale et du Parti !... Pourquoi dangereuses ? Je me le demande en vain.

Cette question de nos rapports avec l'Internationale, c'est elle, *et elle seule*, qui, pour l'instant, nous différencie. Elle s'est posée dans la I^{re} Internationale, mettant aux prises le Conseil général de la célèbre Association et ses Fédérations latines (Jura, Italie, Espagne) : la lutte de Bakounine contre Marx et de Marx contre Bakounine s'est livrée uniquement autour d'elle : il s'agissait de savoir si le Conseil général gouvernerait l'Association dans l'intervalle de ses Congrès, ou ne serait qu'une insignifiante boîte aux lettres. L'Association est morte de n'avoir pu se mettre d'accord sur cette question d'organisation fondamentale.

La II^e Internationale n'a jamais été autre chose qu'une agrégation de partis autonomes. L'usage que ces partis ont fait de leur autonomie, le 4 août 1914, ne pouvait pas être oublié. Les fondateurs de la III^e Internationale ont mis la leçon à profit lorsqu'ils ont décidé que la nouvelle organisation recevrait des pouvoirs étendus, que les partis qui voudraient y adhérer devraient souscrire à des conditions rigoureuses et qu'une fois adhérents, il leur faudrait subir la discipline commune. Jaurès célébrait sans cesse la « grande force morale » qu'était l'Internationale de Bruxelles ; les forces morales, nous l'avons vu, ne tiennent pas une heure quand les impérialismes se déchaînent. L'Internationale de Moscou veut être *une grande force matérielle* ; elle ne peut l'être que par la discipline démocratique de tous les éléments qui la composent, depuis les partis nationaux, jusqu'aux moindre sections de village. Elle a voulu en finir avec les individualismes nationaux ; elle a voulu que le « Socialisme international », cette splendide fiction d'avant-guerre, devint enfin une réalité physique.

Mais il ne suffit pas de vouloir ; il faut pouvoir. Ce que j'ai appelé notre *tendance*, travaillera de son mieux à vaincre les résistances qui pourraient s'opposer, chez nous, à la réalisation de l'internationalisme intégral. Telle est, en vérité, la grosse question de l'heure. Il y en a trop parmi nous qui ne voient pas plus loin que la frontière prochaine et qui mettent le communisme français au-dessus

du communisme international. Nous mettons, nous, plus haut que tout — *über alles* ! — l'Internationale Communiste, à laquelle nous avons adhéré sans réserves et dont les décisions, les suggestions et les mots d'ordre sont pour nous la suprême loi. « *Ce que je pense*, disait Ferdinand Brunetière, *allez le demander à Rome !...* » Ce que pensent les communistes, allez le demander à Moscou.

Il n'existe pas de Partis communistes nationaux groupés en une Internationale. Ce qui existe, c'est une Internationale unique, fractionnée en Partis nationaux solidaires. James Guillaume m'a dit souvent avec quelle fierté les socialistes de sa génération faisaient suivre leur nom de la mention : « Membre de l'Internationale ». Comme nos anciens de 1866, notre Parti à nous, notre Patrie à nous, c'est l'Internationale.

Doctrine unique, organisation unique, discipline et tactique uniques, voilà ce que nous avons été chercher à Moscou ; voilà ce que Moscou nous a donné. Que tout cela demeure parfaitement intact, nous n'avons rien à demander de plus.

Bonheur a cru voir en nous les derniers rejets du blanquisme. Erreur totale et qui étonne, de la part d'un observateur aussi fin. Ce qui nous distingue n'est pas l'insurrection-

nalisme à tout prix. Nous sommes, au contraire, d'incontestables marxistes, sachant faire partout et toujours la part du temps et de l'espace. Le marxisme, dont le mot d'ordre était déjà du temps de Marx d'aller aux masses, répudie aussi bien l'opportunisme de droite que l'insurrectionnalisme ou inopportunisme de gauche. Et puisque je viens d'écrire ce grand mot de marxisme, qu'il me soit permis de dire en terminant que la tendance dont j'ai parlé l'autre jour voudrait s'efforcer de maintenir le Parti dans la voie droite tracée en 1847 par le Manifeste communiste. Ce qui manque le plus à notre Parti français, ce qui l'isole intellectuellement un peu du reste de l'Internationale, c'est qu'il n'est marxiste que du bout des lèvres. On pourrait dire, parodiant un mot célèbre, qu'un peu de marxisme éloigne de l'Internationale, tandis que beaucoup de marxisme y ramène. Convertir au marxisme le plus grand nombre possible de communistes français, c'est encore le meilleur moyen de travailler pour l'Internationale. Notre « tendance » n'y manquera pas.

Amédée DUNOIS.

Erratum. — A la dernière page de mon dernier article (avant-dernière ligne de la col. 1), lire *acidité* et non *activité*.

La Semaine Internationale

La Bataille Franco-Anglaise

Il est peut-être, en apparence, d'un humanisme facile de prononcer le mot de *bataille de Cannes* à l'occasion de la Conférence qui se tient sur la rive méditerranéenne. Un lecteur de Tite-Live et de Mommsen, sans se dissimuler qu'il n'y a là qu'un calembour, puisque la Cannes d'Hannibal n'avait que le nom de commun avec celle de Lloyd George, pourrait se divertir en un parallèle entre la Grande-Bretagne mercantile et la Carthage des Barca, entre la Rome de paysans et de petits bourgeois impérialistes qu'était en l'an 216 avant J.-C. la patrie du consul Varron et la France du Bloc national.

Le rapprochement serait d'autant plus piquant qu'il semble bien que les deux batailles, si bataille il y a, se termineront de la même manière : par le triomphe des marchands sur les militaires.

Mais l'humanisme, même quand il puise à des sources plus pures que les feuilles roses du Petit Larousse et les traductions dépareillées, ne fournit pas une méthode critique suffisante pour l'étude des faits historiques et, quoi qu'on dit, Karl Marx est un meilleur sociologue que Montaigne.

Le fondateur du matérialisme historique s'il commentait les événements présents, après avoir marqué que la guerre de 1914-1918 fut pour les prolétaires de tous les pays une immense duperie puisqu'ils travaillèrent, souffrirent et moururent pour les intérêts de leurs adversaires de classe, aurait sans doute aimé à distinguer les oppositions des dominateurs entre eux et, par l'analyse des faits, il aurait montré qu'il y avait eu des capitalismes nationaux subordonnés à d'autres capitalismes nationaux plus puissants et mieux organisés et que dans la coalition d'intérêts et d'appétits que formaient les Alliés, la cité de Londres avait joué le rôle de suzerain.

Cette suzeraineté Lloyd George veut la maintenir et s'en servir.

A la théorie des vaincus payant tous les frais de la guerre, théorie que les anciens Romains ont illustrée et qui est spécifiquement celle des militaristes, le Premier anglais est forcé d'opposer celle de la reconstruction économique de l'Europe. Il y est obligé non par son propre génie, mais par les forces économiques anglaises. L'Angleterre qui vit par son commerce extérieur a besoin avant tout d'acheteurs, et elle veut que les vaincus restent assez riches pour demeurer ses clients.

Elle veut aussi, pour la protection de son commerce, qu'il n'y ait pas sur le continent de puissance pouvant exercer une hégémonie militaire menaçante pour les communications de la Grande-Bretagne. En 1919, la France du Bloc National semblait vouloir exercer cette hégémonie, elle était candidate à la succession de la France de Louis XIV, de la France napoléonienne, de l'Allemagne de Guillaume II, mais ses dirigeants étaient si inférieurs à la tâche que, cette fois, l'Angleterre n'a pas eu besoin de la guerre pour briser l'impérialisme français. Entraînée par certaines banques à une opposition grotesque aux Soviets de Russie, incapable de se ménager l'alliance italienne, impuissante à faire de la Petite Entente un instrument politique, figée dans une attitude hostile à l'égard de l'Allemagne, la France contemporaine se trouve en 1922 devant son créancier de Londres, impuissante et isolée. La guerre n'est qu'une forme de la lutte entre les capitalismes rivaux. La diplomatie en est une autre ; de Spa à Cannes en passant par San-Remo, Hythe, Boulogne, Paris, Londres, le capitalisme anglais a combattu le capitalisme français et il l'a sans doute réduit à merci.

Les Conséquences

A. LA RECONNAISSANCE DES SOVIETS.

L'Angleterre a voulu et elle a obtenu que la Russie soit de nouveau admise dans le Conseil des Nations.

Elle avait pour cela deux raisons : le besoin d'entretenir des relations cordiales avec la Russie pour que les établissements anglais d'Asie ne soient pas menacés par l'armée rouge ; la nécessité d'augmenter le nombre de ses acheteurs.

Pour que la Russie puisse acheter le maximum possible en Angleterre il faut que ses relations économiques avec le monde entier soient développées au maximum, il faut donc que la France et toutes les puissances européennes renouent avec les Soviets.

La conférence de Cannes en convoquant la Russie à l'assemblée de Gênes a marqué le succès anglais. Il est utile de noter que le Président du Conseil italien, M. Bonomi, et M. Lloyd George ont lutté de vitesse dans la transmission de l'invitation à Lénine.

L'opposition française avait d'ailleurs faibli depuis quelque temps. Une bonne part des capitalistes français, celle qui s'efforce de s'organiser sur le modèle des capitalistes étrangers, veut aussi reprendre les affaires avec la Russie mais elle n'a même pas su imposer au gouvernement le geste qui aurait placé la France au même rang que ses rivales.

B. L'INFÉODATION DE LA FRANCE CAPITALISTE A L'ANGLETERRE.

La politique impérialiste du Bloc National a été définitivement vaincue. Le menace sur la

Ruhr disparaît du vocabulaire politique, la politique agressive contre la Russie est désavouée. Mais l'Angleterre veut davantage. La France a 800.000 hommes sous les armes et utilise pour les garder le prétexte du danger germanique.

Elle a aussi des sous-marins et veut en avoir davantage. Huit cent mille hommes et 90.000 tonnes de sous-marins cela fait penser Lloyd George au camp de Boulogne, aux chaloupes canonnières du Premier Consul et... au *Lusitania*.

Pour mettre fin à ces pensées obsédantes il offre, ou mieux, il se fait demander une alliance franco-anglaise. Et immédiatement il en émet les conditions : évacuation de la rive gauche du Rhin, réduction de l'armée française, réduction sinon suppression des sous-marins. Sans compter des concessions en Orient et la renonciation de la France à Tanger.

Ces conditions pourront faire l'objet de marchandages, elles seront réalisées un jour ou l'autre parce qu'elles sont dans l'axe de la politique anglaise. Ce jour-là la guerre de 1914-1918 aura abouti à son terme logique : la domination du capitalisme anglais sur l'Europe ; cela ne rendra le fardeau ni plus lourd ni plus léger pour le prolétariat international qui porte le tout sur les épaules.

C. LES PAIEMENTS DE L'ALLEMAGNE.

Lorsque l'Angleterre aura obtenu les résultats indiqués plus haut, elle portera évidemment moins d'intérêt à l'allègement des charges allemandes. Si elle désire un certain enrichissement de l'Allemagne pour qu'elle reste son acheteur, la taxe sur les exportations allemandes en tant qu'elle diminue les possibilités de concurrence à l'industrie anglaise n'est pas faite pour déplaire à Londres. Et si, lié par ses promesses antérieures, Lloyd George demande et obtient quelques adoucissements pour l'Allemagne, le moratorium et la réduction de la dette allemande lui paraissent de bien petites choses à côté de l'évacuation du Rhin par l'armée française.

La Reconstruction du Monde

Quant à la reconstruction du monde, elle ne sortira évidemment ni de Cannes, ni d'aucun conciliabule de cette sorte. La crise du monde capitaliste résulte du gaspillage insensé des richesses humaines, naturelles et industrielles pendant la guerre et de la création parallèle d'une richesse nominale, de milliards de papier représentant les dettes contractées pour une œuvre de néant. La destruction de ce Grand Livre gigantesque pourrait seule permettre la reconstruction du monde. Et il suffit d'énoncer cette condition pour voir qu'elle ne saurait être remplie que par la Révolution communiste.

Robert PELLETIER. I

ACTES DU COMITÉ EXÉCUTIF DE L'INTERNATIONALE COMMUNISTE



Thèses sur le Front Ouvrier Unique

Nous publions ci-dessous le texte des thèses sur le front ouvrier unique et sur l'attitude à adopter envers les ouvriers adhérant aux Internationales deux, deux et demi, à celle d'Amsterdam, ainsi qu'envers les ouvriers appuyant les organisations anarcho-syndicalistes.

Ces thèses ont été adoptées à l'unanimité par le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, le 18 décembre 1921.

1. Le mouvement ouvrier international vit actuellement dans une étape transitoire particulière qui pose devant l'Internationale Communiste dans son entier et devant ses diverses sections de nouveaux problèmes de tactique importants.

Cette étape est caractérisée dans ses grands traits par ce qui suit : *La crise économique mondiale s'exacerbe. Le chômage augmente. Le capital international est passé dans presque tous les pays à l'offensive systématique contre les ouvriers, s'exprimant avant tout par la tendance franchement cynique de faire baisser les salaires et tout le « Standard of life » des ouvriers. La faillite de la paix de Versailles apparaît de plus en plus nettement aux couches les plus étendues des travailleurs. L'inéluctabilité d'une nouvelle guerre impérialiste ou même de plusieurs guerres pareilles, si le prolétariat international ne renverse pas le régime bourgeois, est évidente. Washington a souligné cela très éloquemment.*

2. Une certaine animation des illusions réformistes parmi des couches assez étendues d'ouvriers, qui avait pendant un moment commencé, en rapport avec toute une série de circonstances, est remplacée sous les coups de la réalité, par un autre état d'esprit. Les illusions « démocratiques » et réformistes des ouvriers (d'une part, des travailleurs les plus privilégiés et de l'autre, des plus arriérés, les moins expérimentés au point de vue politique) qui surgirent de nouveau après la fin de la boucherie impérialiste, se flétrissent avant d'avoir eu le temps de s'épanouir. L'allure et l'is-

sue des travaux à venir de la Conférence de Washington porteront à ces illusions un coup encore plus puissant. Si, il y a six mois, on pouvait encore parler avec certain droit d'un certain mouvement général à droite des masses ouvrières en Europe et en Amérique on peut par contre, à l'heure actuelle, constater incontestablement le début d'un mouvement à gauche.

3. D'autre part, sous l'influence de l'assaut croissant du capital, il s'est éveillé au sein des ouvriers, avec une force instinctive et réellement irrésistible, une *tendance vers l'unité*, allant de pair avec la croissance graduelle de la confiance des larges couches ouvrières envers les communistes.

Des cercles d'ouvriers de plus en plus étendus ne commencent à apprécier qu'à présent le courage de l'avant-garde communiste qui s'est jetée dans la lutte pour les intérêts de la classe ouvrière, alors même que toute la masse énorme des ouvriers demeurait indifférente ou même hostile au communisme. Des groupes d'ouvriers toujours plus nombreux se convainquent maintenant de ce que seuls, les communistes ont défendu leurs intérêts économiques et politiques même dans les conditions les plus pénibles, en faisant parfois les plus grands sacrifices. Aussi, le respect et la confiance envers l'intransigeante avant-garde communiste de la classe ouvrière augmentent de nouveau maintenant, lorsque même les couches ouvrières les plus arriérées ont vu la vanité des espoirs réformistes et qu'elles ont compris que, hors la lutte il n'y a pas de salut contre la campagne de brigandage des capitalistes.

4. Les partis communistes peuvent et doivent recueillir maintenant les fruits de leur lutte, qu'ils menèrent auparavant au sein de l'ambiance très défavorable de l'indifférence des masses. Mais, tout en se pénétrant de confiance envers les éléments communistes les plus intransigeants, les plus combattifs de la classe ouvrière, les masses ouvrières dans leur ensemble nourrissent encore un attrait inconnu jusqu'à présent pour l'unité. Les nouvelles couches ouvrières peu éprouvées politiquement qui s'éveillent à une vie active rêvent d'obtenir l'union de tous les partis ouvriers et

même de toutes les organisations ouvrières en général, espérant de la sorte augmenter la force de résistance à opposer à la campagne des capitalistes. De nouvelles couches d'ouvriers qui souvent auparavant ne prenaient pas activement part à la lutte politique, abordent maintenant d'une nouvelle façon la vérification par leur propre expérience des plans pratiques du réformisme. De même que ces nouvelles couches de cercles considérables d'ouvriers faisant partie des anciens partis social-démocrates, ne veulent plus déjà sentir à la campagne des socialistes-démocrates et des centristes contre l'avant-garde communiste. Ils commencent déjà à exiger une entente avec les communistes. Mais en même temps la vie ne leur a pas encore fait perdre leur foi dans les réformistes, et en masses considérables ils soutiennent encore les partis de la 2^e Internationale et de celle d'Amsterdam. Ces masses ouvrières ne précisent pas suffisamment leurs plans et tendances, mais dans les grands traits leur nouvel état d'esprit se résume au désir de reconstituer le front unique et d'essayer d'obliger les partis et les syndicats de la 2^e Internationale et de celle d'Amsterdam de lutter avec les communistes contre la pression du capital. Pour autant que l'on envisage ce côté, cet état d'esprit est un facteur de progrès. Dans l'essence des choses, la foi dans le réformisme est brisée. Dans les circonstances générales dans lesquelles le mouvement ouvrier se trouve actuellement, toute intervention de masse sérieuse, en commençant même par des mots d'ordres partiels, posera inévitablement à l'ordre du jour des questions plus générales et radicales révolutionnaires. L'avant-garde communiste ne peut que gagner si des couches nouvelles d'ouvriers se convaincront par leur propre expérience de l'implication du réformisme et du péril du collaborationnisme.

5. Dans la période primitive de la naissance de la protestation consciente et organisée contre la trahison des chefs de la 2^e Internationale, ces derniers avaient dans leurs mains tout l'appareil des organisations ouvrières. Ils profitaient du principe de l'unité et de la discipline prolétarienne pour fermer impitoyablement la bouche à la protestation révolutionnaire prolétarienne et pour livrer sans résistance toute la puissance de l'organisation de la classe ouvrière au service de l'impérialisme national. Dans ces conditions, l'aile révolutionnaire était obligée de conquérir pour soi à n'importe quel prix la liberté d'agitation et de propagande, c'est-à-dire la liberté d'expliquer aux masses ouvrières la trahison historique sans exemple qu'accomplissaient et accomplissent les partis et les syndicats créés par les masses ouvrières elles-mêmes.

6. Après s'être assurés au point de vue organisation de la liberté d'action entière pour agir par les idées sur les masses ouvrières, les partis communistes dans tous les pays tendent maintenant dans tous les cas à attendre l'unité de l'action pratique de ces masses la plus étendue et la plus intégrale. Les Amsterdamois et les héros de la 2^e Internationale préchent en paroles l'unité, mais à l'œuvre agissent en sens contraire. Après que les collaborationnistes-réformistes d'Amsterdam ne réussirent pas à écraser par l'organisation la voix de la protestation, de la critique et de l'appel révolutionnaire, ils cherchent à sortir de l'impasse où ils se sont amenés eux-mêmes en abordant la voie amenant la scission, la désorganisation, le sabotage organisé dans l'œuvre de la lutte des masses travailleuses. Actuellement, une des ta-

ches les plus importantes des communistes est de divulguer dans la réalité ces nouvelles formes de l'ancienne trahison.

7. Les profonds processus intérieurs qui commencèrent en liaison avec la situation économique générale de la classe ouvrière en Europe et en Amérique obligèrent pourtant au cours des derniers temps, même les diplomates et les chefs des Internationales 2 et 2 1/2 et de celle d'Amsterdam de mettre à leur tour au premier plan la question de l'unité. Si, pour les couches ouvrières se réveillant à une vie consciente nouvelle, peu éprouvées encore, le mot d'ordre du front unique est réellement la tendance la plus sincère de grouper les forces des classes opprimées contre l'assaut des capitalistes, en revanche pour les chefs et les diplomates des Internationales 2, 2 1/2 et de celle d'Amsterdam, le fait de proclamer la devise de l'unité n'est qu'une nouvelle tentative de tromper les ouvriers et de les attirer d'une nouvelle façon sur l'ancienne voie de la « collaboration de classes ». Le péril menaçant d'une nouvelle guerre impérialiste (Washington), la croissance des armements, les nouveaux accords secrets impérialistes conclus dans les coulisses, tout cela non seulement oblige les chefs des Internationales 2 et 2 1/2 et de celle d'Amsterdam à sonner l'alarme et à soutenir non pas en paroles mais en actes l'unification internationale de la classe ouvrière, mais aussi, inéluctablement, provoquera au sein de la 2^e Internationale et de celle d'Amsterdam des grossissements et des fractionnements dans les grandes lignes du même type que ceux qui s'ébauchent dans le camp de la bourgeoisie internationale elle-même. Ce phénomène est inévitable pour autant que la pierre angulaire du réformisme est la solidarité des « socialistes » réformistes avec la bourgeoisie justement de « leur » pays.

Telles sont les conditions générales dans lesquelles l'Internationale Communiste dans son ensemble et ses sections séparées ont à formuler leur attitude envers le mot d'ordre du front socialiste unique.

8. En soupesant cette affirmation, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime que le mot d'ordre du 3^e Congrès mondial de l'Internationale Communiste « vers les masses ! » et les intérêts généraux du mouvement communiste dans l'ensemble exigent des Partis Communistes et de l'Internationale Communiste en entier l'appui du mot d'ordre du front ouvrier unique et que dans cette question l'initiative soit prise en leurs mains. En même temps, il va de soi qu'il est indispensable de concrétiser la tactique des Partis Communistes en rapport avec les conditions et les circonstances dans chaque pays donné.

9. En Allemagne, le Parti Communiste dans sa dernière conférence pour tout le pays, a appuyé le mot d'ordre du front ouvrier unique et a reconnu possible de soutenir aussi un « gouvernement ouvrier unique » qui serait enclin à lutter quelque peu sérieusement contre le pouvoir des capitalistes. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime cette décision absolument exacte et est persuadé que le Parti Communiste allemand en maintenant sa position indépendante politique saura pénétrer dans les couches les plus étendues des ouvriers et renforcer l'influence du communisme dans les masses. En Allemagne, plus que dans les autres pays, les grandes masses se persuaderont avec chaque jour combien avait raison l'avant-garde communiste quand elle ne vou-

ne peut pas mettre bas les armes dans les temps les plus difficiles et quand elle prouvait avec ténacité combien les recettes réformistes étaient illusoire, recettes proposées pour sortir de cette crise qui ne peut être résolue que par la voie de la révolution prolétarienne. Dans la mesure où le Parti suit cette tactique, il groupera aussi avec le temps tous les éléments révolutionnaires de l'anarchie et du syndicalisme qui, aujourd'hui, sont en dehors de la lutte des masses.

10. En France, parmi les ouvriers organisés au point de vue politique, le Parti Communiste a la majorité. Cela pose en France la question du front unique quelque peu autrement que dans les autres pays. Mais ici aussi il est indispensable que toute la responsabilité pour la scission du camp ouvrier unique incombe à nos adversaires. La partie révolutionnaire des syndicalistes français mène avec raison la lutte contre la scission des syndicats, c'est-à-dire pour l'unité de la classe ouvrière dans la lutte économique contre la bourgeoisie. Mais la lutte des ouvriers ne s'arrête pas à l'usine. L'unité est nécessaire aussi contre l'augmentation du prix de la vie, contre la réaction grandissante, contre la politique impérialiste, etc. La politique des réformistes et des centristes a, par contre abouti à la scission du parti et menace maintenant aussi l'unité du mouvement syndical, ce qui prouve seulement que Jouhaux comme Lonvuet servent en fait la bourgeoisie. Le mot d'ordre de l'unité des prolétaires dans les luttes politiques comme dans les combats économiques contre la bourgeoisie reste le meilleur moyen de clouer au pilori les plans de scission. Quoique la Confédération du Travail réformiste dirigée par Jouhaux, Merrheim et Cie trahisse à chaque pas les intérêts de la classe ouvrière française, néanmoins les communistes français et les éléments révolutionnaires de la classe ouvrière française, en général, doivent nécessairement avant le début de toute grève de masses, de toute démonstration révolutionnaire et de n'importe quelle autre intervention directe des masses proposer aux réformistes de soutenir cette intervention des ouvriers et démasquer systématiquement les réformistes lors de leur refus d'appuyer la lutte révolutionnaire ouvrière. C'est par cette voie que nous conquerrons plus facilement les masses des ouvriers sans parti. Evidemment, cela ne doit en aucun cas inciter le Parti Communiste français à affaiblir son indépendance, par exemple au cours des campagnes électorales, de soutenir dans n'importe quelle façon le « bloc de gauche » ou de considérer avec tolérance ces « communistes » hésitants qui continuent encore à regretter la scission avec les social-patriotes.

II. En Angleterre, le Labour Party réformiste a refusé d'accepter le Parti Communiste dans son sein au même titre que les autres organisations ouvrières. Sous l'influence de la croissance des dispositions ci-dessus indiquées parmi les ouvriers, les organisations ouvrières londoniennes adoptèrent récemment une décision en faveur de l'admission du Parti Communiste anglais dans le Labour Party.

Evidemment, l'Angleterre sous ce rapport est une exception, car en raison des conditions particulières, le Labour Party en Angleterre est un semblant d'une union ouvrière générale pour tout le pays. La tâche des communistes anglais est d'initier une campagne énergique pour l'admission du Parti au sein du Labour Party. Les

récentes trahisons des chefs syndicaux au cours de la grève des mineurs, etc..., la pression systématique des capitalistes sur les salaires des ouvriers, etc., tout cela provoqua une fermentation profonde au sein des masses de plus en plus révolutionnaires du prolétariat anglais. Les communistes anglais doivent appliquer tous leurs efforts pour pénétrer à n'importe quel prix dans les profondeurs des masses ouvrières avec le mot d'ordre du front révolutionnaire unique contre les capitalistes.

12. En Italie, le jeune Parti Communiste disposé d'une façon très intransigeante envers le Parti Socialiste italien réformiste et la Confédération du Travail social-traitre qui viennent de terminer leur trahison ouverte de la cause de la révolution prolétarienne commence à mener son agitation sous la devise du front de combat prolétarien unique contre l'offensive des capitalistes. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste reconnaît entièrement juste cette agitation des communistes italiens et insiste seulement pour qu'on la renforce dans ce sens. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste est convaincu qu'avec une prévoyance suffisante, le Parti Communiste italien saura donner à toute l'Internationale un exemple du marxisme militant démasquant à chaque pas comment les réformistes et les centristes, se revêtant de la toge des communistes, trahissent et s'arrêtent à moitié chemin ; simultanément, il saura mener une campagne pour l'unité du front ouvrier contre la bourgeoisie, pénétrant dans les couches ouvrières les plus profondes inégalement et avec de plus en plus de force.

Il va sans dire que le Parti fera tout pour entraîner dans la lutte commune tous les éléments révolutionnaires de l'anarchisme et du syndicalisme.

13. En Tchéco-Slovaquie, où le Parti Communiste a avec lui la majorité des ouvriers organisés au point de vue politique, les tâches des communistes sont sous certains rapports analogues avec celles des communistes en France. En renforçant son indépendance, en brisant ses derniers liens d'organisation avec les centristes, le Parti Communiste de Tchéco-Slovaquie doit savoir en même temps rendre populaire dans son pays le mot d'ordre du front ouvrier unique contre la bourgeoisie et démasquer ainsi définitivement aux yeux des ouvriers les plus arriérés les chefs de la social-démocratie et des centristes qui sont en réalité les agents du capital. Et dans le même temps, les communistes de Tchéco-Slovaquie doivent intensifier leur œuvre de la conquête des syndicats qui restent encore en grande partie dans les mains des meneurs jaunes.

14. En Suède, à la suite des dernières élections parlementaires, une situation s'est créée qui fait que la petite fraction communiste peut jouer un rôle important. Un des chefs les plus en vue de la II^e Internationale, qui est même temps le ministre président de la bourgeoisie suédoise, M. Branting, se trouve actuellement dans une situation dans laquelle, pour former une majorité parlementaire, la conduite de la fraction communiste du Parlement suédois ne lui est pas indifférente.

Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime que la fraction communiste du parlement suédois peut, dans certaines conditions ne pas refuser son appui au ministère mencheviste de Branting, comme l'ont fait avec raison les communistes allemands dans certains gouvernements régionaux d'Allemagne (Thuringe). Pourtant, cela ne signifie pas du tout que les communistes de

Suède doivent mutiler dans n'importe quelle mesure leur indépendance pour renoncer à démasquer le caractère du gouvernement mencheviste. Au contraire, plus les mencheviks ont de pouvoir, plus de trahisons ils commettent envers la classe ouvrière, et d'autant plus d'efforts doivent appliquer les communistes à démasquer ces mencheviks aux yeux des couches les plus étendues des ouvriers.

Le Parti Communiste doit continuer aussi à attirer les travailleurs syndicalistes à la lutte commune contre la bourgeoisie.

15. En Amérique commence l'unification de tous les éléments de gauche du mouvement politique et syndical ; cela donne la possibilité aux communistes en occupant la position centrale dans cette unification de gauche de pénétrer dans les grandes masses du prolétariat américain. En formant leur groupement communiste partout où il y a, au moins quelques communistes, les communistes américains doivent en même temps savoir se mettre à la tête de ce mouvement pour l'unification de tous les éléments révolutionnaires et doivent maintenant, avec une force particulière, poser le mot d'ordre du front ouvrier unique pour la défense des sans-travail, etc. L'accusation principale contre les syndicals de Gompers doit être que ceux-ci ne veulent pas participer à la création du front ouvrier unique contre les capitalistes, à la défense des sans-travail, etc. La tâche spéciale du Parti Communiste demeure cependant l'entraînement des meilleurs éléments des I. W. W.

16. En Suisse, notre Parti a su obtenir quelques succès dans la voie ébauchée ci-dessus. Grâce à l'agitation des communistes concernant le front révolutionnaire unique, on a réussi à obliger la bureaucratie syndicale de convoquer un congrès extraordinaire des syndicats qui doit bientôt avoir lieu et pendant lequel nos amis sauront mettre à jour devant tous les ouvriers suisses la fausseté du réformisme et faire avancer la cause du groupement révolutionnaire du prolétariat.

17. Dans toute une série d'autres pays, la question se pose autrement en raison de toute une série de conditions locales. En fixant la ligne générale, le Comité exécutif de l'Internationale Communiste est convaincu que les divers partis communistes sauront l'appliquer en rapport avec le milieu ambiant qui se crée dans chaque pays donné.

18. Le Comité exécutif de l'Internationale Communiste estime comme condition principale qui est commune aux Parls Communistes de tous les pays et qui est absolument ultimative : l'autonomie absolue et l'indépendance complète de chaque Parti communiste concluant tel ou tel autre accord avec des partis des Internationales 2 et 2 1/2 dans l'exposé de leur façon de voir et dans la critique des adversaires des communistes. En se chargeant de la discipline de l'action, les communistes doivent en même temps absolument se réserver le droit et la possibilité, non seulement avant et après l'action, mais s'il le faut aussi au moment de l'action, d'exprimer leur avis sur la politique de toutes les organisations, sans exception, de la classe ouvrière. Le renoncement à cette condition est inadmissible dans n'importe quelle circonstance. En appuyant le mot d'ordre de l'unité maximum de toutes les organisations ouvrières dans chaque actions pratique contre le front capitaliste, les communistes en même temps ne peuvent en aucun cas renoncer à exposer leurs façons de voir qui, seules, sont l'expression conséquente de la défense des intérêts de la classe ouvrière dans son entier.

19. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste estime utile de rappeler à tous les partis frères l'expérience des bolcheviks russes de ce parti, qui seul jusqu'à maintenant a réussi à vaincre la bourgeoisie et à prendre le pouvoir en ses mains. Dans le courant des quinze ans qui se sont écoulés depuis l'époque de la naissance du bolchevisme jusqu'à sa victoire sur la bourgeoisie (1903-1917), le bolchevisme n'a pas cessé de mener une lutte infatigable contre le réformisme ou contre, ce qui est la même chose, le menchevisme. Mais en même temps, au cours de ces quinze ans, les bolcheviks russes ont plus d'une fois conclu aussi des accords avec les mencheviks. La scission formelle avec les mencheviks s'est passée au printemps 1905. Mais sous l'influence du violent mouvement ouvrier, déjà vers la fin de 1905, les bolcheviks créèrent provisoirement le front commun avec les mencheviks. Pour la seconde fois, la scission formelle avec les mencheviks se passa définitivement en janvier 1912. Mais, entre 1905 et 1912, des unifications et des semi-unifications en 1906, 1907 et aussi en 1910, succédèrent à la scission. Et ces unifications et semi-unifications se passaient non seulement en raison des péripéties de la lutte des fractions, mais sous la pression directe des grandes couches des ouvriers qui se réveillaient à la vie politique active et qui, à proprement parler, exigeaient qu'on leur donne la possibilité de vérifier par leur propre expérience si réellement les voies du bolchevisme divergent avec les voies révolutionnaires. Avant la nouvelle insurrection révolutionnaire, après les grèves de la Léna, peu avant la guerre impérialiste, on observait parmi les masses ouvrières de Russie une tendance particulièrement intensive à l'unité que les chefs diplomates du menchevisme russe tentèrent d'utiliser alors dans leurs buts à peu près comme tentent de le faire les chefs des Internationales 2, 2 1/2 et de celle d'Amsterdam. Les bolcheviks russes ne répondirent pas à la tendance d'alors des ouvriers vers l'unité par le renoncement à n'importe quel front unique. Au contraire, en contre-pied du jeu diplomatique des chefs mencheviks, les bolcheviks russes posèrent le mot d'ordre de l'unité par la base, c'est-à-dire de l'unité des masses ouvrières elles-mêmes dans la lutte pratique pour les exigences révolutionnaires des ouvriers contre les capitalistes. La pratique a montré que c'était la seule réponse exacte. Et dans le résultat de cette tactique, qui changeait d'aspect en rapport avec les circonstances de temps et de lieu, la plus grande partie des meilleurs ouvriers mencheviks fut graduellement conquise au communisme.

20. En proclamant la devise du front ouvrier unique et en admettant les accords des diverses sections de l'Internationale Communiste avec les partis et syndicats des Internationales 2 et 2 1/2, il va de soi que l'Internationale Communiste ne peut pas renoncer à de pareils accords dans le cadre international. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste a fait une proposition à l'Internationale d'Amsterdam connexe au secours aux affamés de Russie. Il a répété cette proposition en rapport avec les persécutions et la terreur blanche contre les ouvriers d'Espagne et de Yougo-Slavie. Les chefs des Internationales 2 et 2 1/2 et de celle d'Amsterdam ont montré par leur conduite jusqu'à présent que, quand il s'agit d'actions pratiques, ils renoncent en réalité à leur mot d'ordre d'unité. Dans toutes les éventualités pareilles, la tâche de l'Internationale Communiste dans son entier et de chaque section en particulier sera d'expliquer aux couches ouvrières les

plus étendues, l'hypocrisie des chefs des Internationales 2, 2 1/2 et de celle d'Amsterdam, qui préfèrent l'unité avec la bourgeoisie à l'unité avec les travailleurs révolutionnaires, qui, tout en restant par exemple dans le Bureau International auprès de la Société des Nations, font par cela même partie de la Conférence impérialiste de Washington, au lieu d'organiser la lutte contre Washington impérialiste, etc. Mais le rejet par les chefs des Internationales 2, 2 1/2 et de celle d'Amsterdam de telle ou telle autre proposition pratique de l'Internationale Communiste ne nous incitera pas à renoncer à la tactique fixée, qui a de profondes racines dans les masses et que nous devons savoir développer systématiquement et inflexiblement. Dans tous les cas, quand la proposition de la lutte commune est repoussée par nos adversaires, il faut que les masses l'apprennent et se rendent compte de cette façon qui porte réellement atteinte au front ouvrier unique. Dans les cas où l'adversaire accepte la proposition, il faut tendre à approfondir graduellement la lutte et à l'élever à un degré supérieur. Dans les deux cas, il est indispensable que l'attention des grandes masses ouvrières, qu'il est nécessaire d'intéresser à toutes les péripéties de la lutte pour le front révolutionnaire ouvrier unique, soit attirée sur les pourparlers des communistes avec les autres organisations.

21. En proposant le plan qui vient d'être ébauché, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste signale aussi à tous les partis frères les dangers avec lesquels il peut être lié dans certaines conditions. Ils n'ont pas tous rompu entièrement avec l'idéologie centriste et semi-centriste. Des cas sont possibles où l'on exagère en sens contraire ; des tendances sont possibles qui, en réalité, signifieraient la dissolution des partis et des groupes communistes dans un bloc unique informe. Pour exécuter avec succès pour l'œuvre du communisme la tactique qui vient d'être esquissée, il est nécessaire que les Partis Communistes eux-mêmes, réalisant cette tactique, soient puissants, compacts et que la direction se distingue par la netteté au point de vue idées.

22. Dans les groupements existants au sein de l'Internationale Communiste elle-même, qui, avec plus ou moins de raison, sont appréciés comme groupements de droite ou semi-centriste, il y a incontestablement des tendances de deux ordres d'idées :

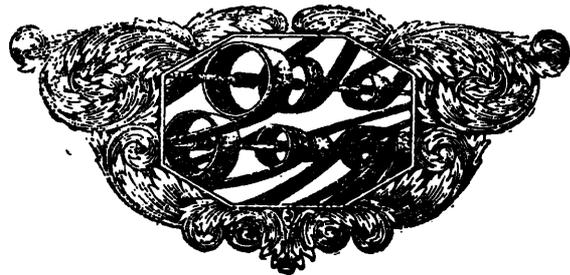
a) Certains éléments, en réalité, n'ont pas rompu avec l'idéologie et les méthodes de la 2^e Internationale, ne se sont pas libérés de la vénération de son ancienne puissance organisatrice et, inconsciemment ou semi-consciemment, cherchent des voies pour se mettre d'accord en tant qu'idées avec la 2^e Internationale et, par conséquent, avec la société bourgeoisie. D'autres éléments, luttant contre un radicalisme de forme, contre les erreurs d'une tendance soi-disant de gauche, etc., tendent à donner plus de souplesse, plus de capacité de manœuvre à la tactique des jeunes Partis Communistes pour leur garantir la possibilité de pénétrer plus rapidement dans les tréfonds des masses ouvrières. L'allure rapide du développement des Partis Communistes a parfois extérieurement poussé ces deux tendances dans un seul et même camp, comme qui dirait dans un seul et même groupement. L'application des méthodes mentionnées ci-dessus dont la tâche est de donner à l'agitation communiste une base dans les actions de masses unies du prolétariat, mettra à jour de la

meilleure façon, au sein du Parti Communiste, les véritables tendances réformistes ; en appliquant exactement la tactique, elle facilitera extraordinairement la consolidation révolutionnaire des Partis Communistes, tant par la voie de l'éducation par expérience des éléments de gauche impatientes ou sectaires que par la voie de l'élimination du parti du poids mort réformiste.

23. Il y a lieu de comprendre, sous la conception de « front ouvrier unique », l'unité de tous les ouvriers voulant lutter contre le capitalisme, donc aussi des ouvriers suivant encore les *anarchistes*, *syndicalistes*, etc. Dans les pays romans, ces ouvriers peuvent aussi aider la lutte révolutionnaire. L'Internationale Communiste, dès les premiers jours de son existence, a tracé une ligne de conduite amicale envers ces éléments ouvriers qui, graduellement, perdent dans la vie leurs préjugés et marchent vers le communisme. Actuellement, les communistes doivent les considérer avec d'autant plus d'attention que le front ouvrier unique contre les capitalistes devient une réalité.

24. Pour déterminer définitivement le travail qui s'ébauche dans le sens indiqué, le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste décide de convoquer, dans l'avenir le plus proche, une séance plénière du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste, en y invitant aussi les représentants de tous les partis avec un nombre double de délégués.

25. Le Comité Exécutif de l'Internationale Communiste doit suivre attentivement chaque démarche pratique dans le domaine qui vient d'être esquissé et prie tous les partis de communiquer avec tous les détails réels à l'Internationale Communiste, chaque tentative et chaque conquête faite dans le sens ébauché ci-dessus.



A nos Lecteurs

Nous avons reçu quelques heures seulement avant de mettre ce numéro en pages, les Thèses du Comité Exécutif de l'Internationale Communiste sur le front ouvrier unique. Nous nous sommes donc vus dans l'obligation de remettre à notre prochain numéro la publication d'une étude de nos amis Eden et Cedar Paul sur la vie et l'œuvre de Rosa Luxembourg; d'un article de Lénine : Impérialisme et Capitalisme ; de la Semaine Syndicale de A. Rosmer et de la Semaine Politique de notre camarade C.-E. Labrousse. Nos lecteurs et amis trouveront ces quatre articles dans notre prochain numéro, ainsi que de nouvelles études concernant la question du front unique, question actuellement à l'étude dans toutes les sections et fédérations du Parti.

Pour l'Unité du Front Proletarien

Nous publions ci-dessous le discours prononcé par Zinoviev à la séance de l'Exécutif de l'Internationale Communiste, le 4 décembre 1921.

Vous n'ignorez pas, camarades, que dans les questions de la famine et du secours urgent à apporter aux prolétaires d'Espagne et de Yougo-Slavie, nous nous sommes directement adressés à l'Internationale Syndicale d'Amsterdam. Nous pensons qu'il y a lieu d'examiner ces démarches et d'en exposer le sens véritable. La presse communiste internationale discute beaucoup l'idée du front uni de tous les travailleurs. L'été dernier, nous avons traité cette question dans un manifeste flétrissant les manœuvres d'unité des Internationales 2 et 2 1/2. Nous ne manquâmes pas d'indiquer, dès alors, qu'il fallait, à propos de l'unité, distinguer deux choses différentes : la diplomatie — ou plutôt la politocailerie — des dirigeants des Internationales 2 et 2 1/2, préoccupés du parti à tirer, pour leur besogne de contre-révolution, d'un mot d'ordre unitaire ; et le procès en voie d'accomplissement au sein des masses ouvrières, attestant une profonde évolution des mentalités et du mouvement ouvrier.

On peut aujourd'hui résumer les faits de la manière suivante : au moment du 2^e Congrès de Moscou et peut-être encore dans les premiers mois qui le suivirent, la vague révolutionnaire retomba, les masses ouvrières traversèrent une période d'indifférence. On peut dire qu'elles s'orientèrent un moment à droite. Mais la vague remonte. Un revirement s'observe dans les esprits. Les causes en sont économiques : il faut surtout les rechercher dans l'offensive patronale pour l'avilissement des salaires.

Après la fin de la guerre mondiale, nous fûmes les témoins de l'effervescence révolutionnaire des masses ouvrières. Puis, vers 1920, le réformisme reprit des forces. La fatigue des masses ouvrières, épuisées par de longues luttes, détermina cette recrudescence indéniable de réformisme. Les travailleurs voulurent croire à la possibilité de résoudre la question sociale par des mesures pacifiques et de se soustraire par conséquent à des luttes pénibles.

Pour combattre l'indifférence des masses et le réformisme, certains partis — le parti allemand dans l'action de mars, le parti italien dans d'autres circonstances — eurent recours à des moyens héroïques parfois très inopportuns et quelquefois inspirés par l'esprit d'aventure. Il me semble que l'action de mars et d'autres actions de cette sorte doivent nous apparaître aujourd'hui sous un jour nouveau. Les masses ouvrières s'aperçoivent que le réformisme de 1921 ne vaut guère mieux que celui de 1914. Aussi commencent-elles à reconnaître que les communistes avaient quelque raison de le combattre à une époque où elles étaient en proie aux illusions réformistes. L'histoire même rhabille ces luttes d'hier. En Allemagne, le prestige du Parti Communiste est en voie de relèvement. L'ouvrier comprend que, quelles que fussent leurs fautes, les communistes n'ont combattu que pour sa cause. Et que la lutte est inéluctable.

La première caractéristique de la période actuelle, c'est donc le revirement des esprits vers la gauche. Le mouvement est spontané. Il va du

réformisme à la lutte des classes. Les travailleurs voient qu'il n'y a pas d'autre issue et que s'ils ne se défendent pas, ils se trouveront acculés à une situation intolérable.

Autre signe des temps, ils manifestent une certaine impotence. Mais ce dernier terme me paraît trop faible. Ne s'agit-il pas, en réalité, d'une impérieuse volonté d'unité ? Elle s'explique historiquement. Leurée par le réformisme, c'est-à-dire trompée par la bourgeoisie, la classe ouvrière a perdu, en dépit des sacrifices des communistes, plusieurs batailles. Elle le comprend. L'ouvrier, celui qui n'est pas un militant, conçoit la nécessité de l'action de masses et, partant, de l'unité prolétarienne. Après l'expérience de la guerre et de l'après-guerre, rien de plus compréhensible que cette impulsion. Au cours de nos quinze années de lutte contre le menchevisme, nous avons éprouvé en Russie le sentiment que le travailleur d'Europe éprouve maintenant. Mais il est traduit par les dirigeants des Internationales 2 et 2 1/2, et nous nous méfions avec raison. Le revirement intérieur de la classe ouvrière n'en est pas moins important, parce que des dirigeants le déforment et l'exploitent ; et nous devons, nous, penser à l'orienter vers des fins communistes.

Les rumeurs parvenues jusqu'à nous concernant les désaccords entre les dirigeants des deux Internationales socialistes et d'Amsterdam, attirent aussi notre attention sur un fait très remarquable, parce qu'il est le résultat de la situation actuelle. En définitive, ce sont, entre chefs réformistes, les mêmes conflits qu'à Washington. Peut-être, ceux-là se manifesteront-ils tout autrement que ceux-ci. Ils ne leur en ressembleront pas moins dans leur essence. Car nous savons que ces dirigeants du réformisme appuient à tout prix leurs bourgeoisies et leurs gouvernements. Et nous sommes de nouveau dans une période de traités secrets apportant les germes de guerres futures. Les intrigues politiques ne tarderont pas à se refléter dans les deux Internationales socialistes.

Constatons aussi qu'une certaine tendance de gauche commence à y prévaloir ; et c'est encore une conséquence du procès susmentionné.

Dans une conversation privée, Lénine soulignait aussi l'entrée dans la vie politique de certaines couches nouvelles du prolétariat — il y en a toujours qui étaient jusqu'à présent à l'écart des luttes politiques ! — qui doivent d'abord épuiser par expérience personnelle leurs illusions réformistes.

Telle est la situation d'ensemble. Examinons-en de plus près certains détails.

L'Allemagne est à cette heure le pays le plus important pour la révolution, celle-ci étant là plus imminente qu'ailleurs. Notre parti a subi en Allemagne de grands changements. Quelques-uns d'entre nous n'en ont vu que des aspects partiels, voire des questions de personnes. S'orienter dans ces événements est malaisé. Mais on voit cependant que la lutte dans le Parti allemand gravite autour d'une question aussi importante que complexe. Les erreurs de gauche ou de droite — qui ne font pas défaut — ne constituent assurément pas le fond du débat.

On vient, en Allemagne, de franchir une étape. Vous connaissez les résolutions du dernier Congrès National du Parti allemand, qui l'ont nette-

ment engagé dans la voie du front révolutionnaire uni. Le Parti allemand s'est même déclaré disposé à entrer, sous certaines conditions, dans un gouvernement ouvrier. Nous avons vu, si je ne me trompe, Paul Lévi et ses amis se prononcer contre une semblable participation au pouvoir. (*Interruption de K. Radek* : « Non ! ») S'ils ne l'ont pas fait avec netteté, ils ont pourtant dénoncé l'inconséquence inouïe, à leurs yeux, des communistes. Je renonce à m'étendre sur ce sujet. Je constate seulement que l'une des plus importantes sections de l'I. C. vient d'adopter cette ligne de conduite. Et ce n'est pas que le communisme soit, comme le voudrait Lévi, au déclin en Allemagne. L'évidence est au contraire qu'il s'y développe sûrement si ce n'est rapidement. L'attitude du Parti allemand ne s'inspire d'aucun pessimisme. Elle découle au contraire de la sensation très nette que la machine s'est remise en marche, que le Parti est en progrès, que les masses le soutiennent dans une large mesure.

En Italie aussi la situation est remarquable. Nous voyons là un jeune Parti Communiste qui a déjà dû combattre le centrisme et le mi-centrisme, et qui souffre sans contredit de quelques maladies doctrinaires peu graves. Il est, pour tout ce qui n'est pas purement communiste, d'une intolérance farouche, et ce n'est pas ce qui l'empêche de commettre des fautes. En parcourant ses journaux, on y trouve trop de théorie. Mais tous les camarades revenant d'Italie sont unanimes dans leurs appréciations : le Parti italien a grandi depuis le 3^e Congrès et mérite une plus grande estime. Or, ses luttes contre le fascisme et dans l'action syndicale l'ont amené à adopter le mot d'ordre du front révolutionnaire uni. Cette évolution peut être facilement suivie par la presse italienne. Le front prolétarien uni ! Toute la propagande des communistes y tendait aussi. C'est donc que ce mot d'ordre est en quelque sorte dans l'air.

Dans d'autres pays ou nous possédons — ou paraissions posséder — la majorité, la situation est tout autre. Les camarades français n'ont pas voulu du front unique dans l'action contre la famine. Ce n'est pas qu'ils soient meilleurs marxistes que d'autres : c'est simplement que la grande majorité des travailleurs — politiquement organisés — du pays est avec eux. A cet égard, la situation de la France ressemble vivement à celle en Tchéco-Slovaquie et en Norvège, où nous sommes également en majorité. On y souhaite une conduite plus rectiligne. Je ne pense pas que ce soit juste. Que nous ayons ou non la majorité, notre mot d'ordre doit être, en l'occurrence, le même.

Un télégramme d'Angleterre nous annonce que la majorité des organisations londoniennes du *Labour Party* se prononce maintenant pour l'admission des communistes. On se souvient que nous défendîmes au 2^e Congrès, contre Serrati, l'adhésion au *Labour Party*. Quand nous décidâmes d'y entrer, M. Henderson nous signifia qu'il ne serait pas assez sot pour nous y admettre. La décision de Londres montre qu'il y a là aussi quelque chose de changé. Il est très probable que la volonté d'unité des travailleurs anglais se manifeste de cette façon. Et nous devons conseiller aux communistes anglais d'adopter à leur tour le mot d'ordre du front prolétarien uni.

Un rapport du camarade Platten m'apprend qu'en Suisse nos efforts ont abouti à la convocation, au début de janvier, d'un Congrès syndical qui aura pour tâche de réaliser précisément le front uni contre le chômage, etc.

En Amérique, la situation est tout à fait particulière. Pour autant qu'on s'y retrouve, j'y vois un mouvement unitaire sur les bases de la constitution de gauches syndicales et politiques. Car M. Gompers a réussi à tellement corrompre la droite qu'elle prépare pour ainsi dire elle-même le terrain à ceux qui prendront sa succession.

Telle est la situation dans les différents pays, d'après les renseignements que nous possédons. J'y ajouterai quelques brèves indications sur les expériences russes. Le menchevisme et le bolchevisme sont des phénomènes internationaux. En 1903, nous engageâmes la lutte contre le menchevisme. En 1905, le premier grand mouvement pour l'unité se produisit. Force nous fut de nous unir, sous la pression des masses ouvrières. En 1905, nous formions notre premier Comité Central commun. En 1906, à Stockholm, nous fusionnâmes. Mais ce qui est surtout intéressant, c'est qu'en 1912-1913, au début de la crise pré-révolutionnaire, nous nous trouvâmes de nouveau en présence du désir d'unité des masses. Les mencheviks s'égoïstaient à réclamer l'unité ouvrière. Nous leur opposâmes « l'unité par en bas », celle des masses laborieuses elles-mêmes contre le menchevisme et le capitalisme. Et c'est le principe que nous devons propager en Allemagne et ailleurs, toutes questions de formes réservées. Nos ennemis nous dénoncent comme des scissionnistes invétérés. Sachons faire nôtre, dans l'intérêt du communisme, cette revendication de l'unité ouvrière.

Deux mots sur l'aspect parlementaire du problème. En Thuringe (Allemagne), nous vîmes récemment une situation dans laquelle nos voix furent décisives pour la constitution d'un gouvernement socialiste. Nos camarades soutinrent les mencheviks. Je crois qu'ils ont bien fait.

Situation analogue en Suède. M. Branting y chancelle. Mais pour autant qu'il a besoin d'une majorité socialiste, il lui faut le concours de notre petite fraction. Je suis d'avis que, dans certains cas, nos camarades ne doivent pas hésiter à prêter leur concours à un ministère menchevik. Nous devons, me semble-t-il, ôter à M. Branting la possibilité de dire : « Je n'aurais pas dû m'associer à la droite si les communistes s'étaient comportés autrement ». Procurons-lui au contraire le moyen de s'user aussi promptement que possible, tout en démasquant son jeu à toute occasion. Plus il aura de liberté d'action et mieux le menchevisme apparaîtra mis à nu et plus lourdes seront ses responsabilités.

Je crois que nous devons systématiser tout cela. Dans les différents pays, les partis suivent empiriquement la même voie. Dans plusieurs questions, par exemple celles relatives à la famine, à la terreur blanche en Espagne, etc., nous avons pris l'initiative. Et certains éléments à demi centristes ou serratistes de l'I. C. de s'exclamer « que toutes les fois qu'il s'agit d'une question russe, l'Exécutif n'hésite pas à faire cause commune avec les hommes d'Amsterdam » — et « qu'il faut en faire autant ailleurs ». Argumentation nationaliste qui est d'ailleurs radicalement fautive. Je tiens à rappeler ici que le camarade Lénine a déjà écrit, il y a dix-huit mois, dans la *Maladie infantile du Communisme*, qu'il fallait aider M. Henderson à s'user aussi vite que possible en l'aidant à arriver au pouvoir. Il ne s'agissait pas là, que nous sachions, d'une question russe.

On ne peut naturellement pas méconnaître les grands dangers de cette voie. Ils proviennent surtout du fait que nos organisations ne sont pas encore tout à fait communistes. Elles n'ont pas encore rompu assez profondément avec le cen-

trisme. Et nous devons, à cause de cela, exécuter une manœuvre (je ne parle pas ici d'une manœuvre au sens vulgaire du mot) très délicate en nous inspirant uniquement de la situation des classes. Mais pour manœuvrer, il faut un esprit lucide et un terrain ferme ; en un mot, il nous faut des partis vraiment communistes. Meilleurs ils seront et plus nous pourrons nous aventurer dans la voie du front unique. Nous serons alors apparemment — rien qu'apparemment — en mesure de faire des concessions. Sans doute sera-ce dangereux dans les pays où nos partis sont encore relativement faibles. Nous ne nous le dissimulons pas. Mais comme il ne s'agit nullement d'une partie d'échecs entre deux intellectuels, mais bien de l'émanation d'un grand mouvement de masses, il ne nous reste qu'à dire : « Si quelques partis n'ont pas encore l'expérience voulue, qu'ils l'acquiescent » — et à attirer leur attention sur les périls prévus.

D'autre part, il faut dire les choses telles qu'elles sont. Les gens d'Amsterdam et de la 2^e Internationale ne comprennent que trop bien le pourquoi véritable de nos mots d'ordre. Ils sont malins, peut-être plus malins que nous. Mais il ne s'agit pas de les surpasser en adresse : il s'agit de marcher réellement de pair avec les masses ouvrières. Ce ne sera pas sans établir au préalable certaines conditions. Tous les partis de l'I. C. devront nous informer amplement sur ces choses et nous faire parvenir une documentation complète concernant le front unique. La seule condition *sine qua non* que nous leur posons sera que leur indépendance ne soit en aucun cas, et sous aucun prétexte, aliénée. Et puis, travaillons à cristalliser notre parti, puisqu'il est le seul qui représente les intérêts généraux de la classe ouvrière. Insistons aussi sur la conservation de notre pleine liberté de critique à l'endroit des Internationales 2 et 2 1/2. Nous avons eu connaissance des lettres de M. Emile Barth, membre du Parti Social-Démocrate Indépendant d'Allemagne, dans lesquelles il dit en somme : « Nous sommes prêts à vous prêter notre concours pour combattre la famine en Russie, mais nous attendons que vous modérez naturellement quelque peu votre façon de parler à notre égard et cessiez de nous traiter d'agents de la bourgeoisie ». Mon avis est qu'il faut repousser de pareilles exigences. Nous accepterons peut-être des compromis, mais à notre liberté de critique nous ne renoncerons pas.

Dans les pays où nous sommes en minorité (Allemagne, Italie) et en voie de développement, je présume que cette tactique n'offrira guère de difficultés. Les camarades en comprendront la nécessité et s'y conformeront d'instinct. Dans les pays où nous sommes la majorité, comme en France, des difficultés pourront naître, surtout si la scission des syndicats s'achève. Même au lendemain de cette scission, il faudrait encore opposer à l'organisation de M. Jouhaux l'établissement d'un front révolutionnaire uni. Ce n'est pas que nous renoncions à l'Internationale des Syndicats rouges. « Pourquoi, nous demande-t-on, former une nouvelle Internationale Syndicale si vous voulez le front uni ? » Nous répondons tout simplement que la Centrale d'Amsterdam est une organisation de la démocratie bourgeoise, tandis que l'Internationale Syndicale Rouge est une organisation purement prolétarienne. Nous voulons négocier avec Amsterdam et agir de concert toutes les fois que ce sera possible. Mais nous ne pouvons pas renoncer à avoir nos propres organisations. Et nous conseillons aux travailleurs

de Norvège, parmi lesquels nous avons la majorité, de sortir de l'Internationale d'Amsterdam. Cela ne nous empêchera nullement d'inviter, en cas de grève, les syndicats réformistes à faire cause commune avec nous.

En France, le parti dirigé par Jean Longuet n'est qu'une infime minorité. Mais lorsqu'il s'agira d'organiser une manifestation contre la guerre ou contre Washington, nous serons toujours prêts à proposer à ces messieurs une action commune. Qu'on n'aille pas en déduire que nous préconiserions pour cela de présenter en période électorale des listes communes. Non, certes ! Dans les cas de ballottage, nous avons toujours opté pour le moindre mal, sans jamais nous engager par principe. Car jamais nous ne devons abdiquer en tant que Parti Communiste. Et là même où nous avons la majorité nous ne devons aucunement perdre de vue que nous devons encore gagner à nous les ouvriers demeurés derrière les Internationales 2 et 2 1/2.

Voilà les données générales d'une situation. Il va de soi qu'il faudra les adapter aux circonstances de chaque pays. Chaque parti aura la liberté de procéder lui-même à cette adaptation. Seulement, nous insisterons pour qu'on ne se borne pas à se placer ce faisant au point de vue allemand ou italien et que l'on se place toujours au point de vue mondial.

Nous avons déjà fait quelques démarches dans le sens indiqué. Mais les gens d'Amsterdam s'enferment dans un mutisme absolu. Ils ne se sont pas même donnés la peine de répondre à notre proposition concernant l'action contre la terreur blanche en Espagne. On ne peut douter qu'ils continueront à nous saboter pareillement à l'avenir. Ou encore ils nous poseront des conditions inacceptables, telles que la liquidation de l'I. S. R. Soit. En présence même de leur silence, il ne nous est pas permis de dire simplement : « Que le diable les emporte ! » Car il est question d'un formidable procès en voie d'accomplissement dans les masses ouvrières, et dont nous avons le devoir de tirer parti pour le communisme.

En présence des résultats de la Conférence de Washington, par exemple, nous aurons à appliquer dans tous les pays, le mot d'ordre du front prolétarien uni. Aucune occasion d'agir ne doit nous échapper ; mais jamais les périls encourus dans notre action ne doivent être d'autre part oubliés. Nous entendons dire, dans certains pays où il y a encore des dirigeants mi-centristes, « que les hommes des Internationales 2 et 2 1/2 sont loin d'être aussi mauvais qu'on le prétend, ce que d'aucuns ont toujours su ». Et l'on demandera : « Pourquoi donc fallait-il la scission ? » Tout communiste doit pouvoir répondre à cette question. C'est justement à l'issue d'une période de scissions par lesquelles nous sommes devenus une puissance réelle, que nous sommes en mesure de collaborer, en vue de certaines conditions, avec les Internationales 2 et 2 1/2, en vue de gagner plus rapidement les masses au communisme. Si nous n'avions pas fait ces scissions, nous ne serions pas le puissant facteur que nous sommes à cette heure et nous ne pourrions pas manœuvrer comme nous le faisons. Peut-être d'ailleurs aurons-nous encore à accomplir des scissions. Ne nous laissons pourtant pas de répéter aux socialistes : « Oui, nous voulons l'unité sur telle ou telle plate-forme donnée. Nous sommes disposés à toutes les concessions formelles, mais nous entendons ne rien aliéner de notre indépendance ! »

Quelques Lettres de Lassalle

Pendant longtemps on avait cru les papiers et manuscrits de Lassalle perdus. Le Dr Gustav Mayer vient de les retrouver dans le château des comtes de Hatzfeld, et en a commencé la publication. Un premier volume contenant les lettres de jeunesse a déjà paru (Dr Gustav Mayer. Friedrich Lassalle, Nachgelassene Briefe und Schriften Erster Band. Fd. Springer Berlin. 1921). Nous en extrayons quelques passages. Nos lecteurs croiront en les lisant entendre la Voix du grand tribun, plein de fougue et d'ardeur révolutionnaire. Philosophe, disciple de Hegel, historien, le communisme lui apparaît comme l'aboutissement logique de toute l'évolution historique. La philosophie chez Lassalle devient action, les idées abstraites aussitôt se traduisent en visions concrètes, la passion entraîne le penseur qui, dans un langage de feu, lance son « j'accuse » à l'ordre social. C'est un prophète qui parle et dont la passion pour la cause du communisme n'a d'égale que la lucidité avec laquelle il prévoit l'avenir. — A. G.

Les signes précurseurs de la Révolution mondiale

(Extrait d'une lettre de Lassalle à son père datée du 12 juin 1844, page 100 et suivantes.)

...Tu m'écris que nous vivons des temps mouvementés. Oui certes, très mouvementés. Dieu merci, les temps se mettent en mouvement, l'humanité commence à se ressaisir, à se réveiller de cette torpeur néfaste, dans laquelle elle croupissait... Ou bien seriez-vous à ce point aveugles, sourds et stupides, vos sens seraient-ils obtus et émoussés au point que vous ne sachiez comprendre ce que tout cela veut dire ? La misère, les malheurs, la rupture avec l'état social qui se manifeste par tant de phénomènes, qui se reflète comme à travers d'innombrables prismes, la misère des tisserands, l'escroquerie des agioteurs, tous ces faits liés entre eux, de la manière la plus étroite, constituent un tout. Si les jeux et les réfractions de la lumière diffèrent, la lumière, le rayonnement est le même. Tous ces diffé-

rents phénomènes me font penser à des mouettes, des moutettes, vous dis-je, des oiseaux de la tempête qui annoncent que le nouvel esprit approche dans l'ouragan...

Non, non, qu'on ne s'y trompe pas, c'est la guerre des pauvres contre les riches qui commence, la guerre effroyablement proche. Ce sont les premières agitations, les premiers sursauts du communisme qui en idée et en fait nous a pénétrés et remplis tout entiers. Ce sont les premières convulsions dans le sein de sa mère, de l'enfant qui veut s'arracher, pour jouir d'une existence indépendante et de la lumière du jour. Ce sont les premières douleurs de l'enfantement, et, je vous le demande, que penser de ces docteurs, qui, lorsque la mère est dans les douleurs, s'évertuent frénétiquement à resserrer la matrice pour que l'enfant ne puisse se dégager ? Croit-on ainsi pouvoir empêcher une naissance ? Non certes, l'enfant saura se frayer sa voie, mais la mère sera déchirée, l'écorce éclatera, et ce ne sera que justice, car l'être nouveau contient en lui la vérité du passé et représente un degré supérieur d'humanité. La mère a rempli sa destinée en devenant la source d'une vie nouvelle, sa force vitale a passé dans celui qui vient de naître ; elle-même, la source, est tarie, que peut-elle encore vouloir ? C'est dans la vie individuelle seulement que la mère continue à vivre à côté de l'enfant. Mais même alors il apparaît clairement que son existence propre a été transportée sur celui auquel elle a donné naissance et qu'elle décline au fur et à mesure que l'enfant se développe.

...Les tisserands ont donc enfin compris qu'il fallait qu'ils forment eux-mêmes un comité de secours « pour les pauvres tisserands et fileurs de la montagne »... Et de quelle manière consciente et concertée tout cela s'est fait. As-tu lu cela ? Lorsqu'on fit au peuple la proposition de brûler les maisons des fabricants, les ouvriers d'un commun accord n'en voulurent rien savoir « car, disaient-ils, de cette manière nous n'atteindrons pas ce que nous voulons. Les fabricants sont assurés, on les dédommagerait, et nous manquerions notre but, à savoir, les rendre aussi pauvres que nous le sommes nous-mêmes ». Cela n'est déjà plus l'esprit brutal de destruction, c'est de l'action raisonnée et consciente.

On a beau se boucher les oreilles, cela ne servira à rien. Ce n'est pas seulement à la surface que la société est agitée, elle est se-

couée et bouleversée jusque dans ses profondeurs, dans ses entrailles.

Il serait facile de montrer les liens qui unissent ces faits à la grande crise financière actuelle. La situation embrouillée d'aujourd'hui et la crise ne sont que les conséquences nécessaires et inéluctables de tout notre système commercial. Oui, on peut même dire plus, elles sont l'épanouissement de ce système...

La libre concurrence avait changé l'état social en un état de guerre ouverte, de conflit permanent où le riche assaillait et opprimait le pauvre, et le fourbe l'homme honnête. L'avantage de l'un ne pouvait s'obtenir qu'au désavantage de l'autre. Cet état de conflit général, sous les auspices de la loi, nous offre le spectacle poignant de la plus absolue démoralisation, de la plus extrême dépravation. La concurrence a déjà ruiné le bien-être et le commerce lui-même, bientôt la répartition des richesses sera devenue plus inégale encore, bientôt le tiers-état, la bourgeoisie moyenne, sera aussi pauvre que le Quatrième Etat, l'Etat des prolétaires, et aura les mêmes intérêts que lui.

Pensée et action

(Lettre de Lassalle à sa mère. Berlin, le 30 juillet 1844, page 111 et suivantes.)

Si jamais il fut un temps grand et intéressant pour le penseur, c'est bien le nôtre. Oui le nôtre, car il est infiniment plus grand que tous les autres. A notre époque, les contradictions dans toutes les sphères, religieuse, politique, et sociale ont atteint leur point culminant, la phase la plus aiguë et en même temps on voit déjà apparaître la solution de toutes ces contradictions, comme il est naturel lorsqu'elles ont atteint leur maximum d'extension et d'intensité. Déjà une main géante s'apprête à trancher ce nœud gordien.. Mais, me diras-tu, si le présent offre tant de charmes et a tant d'attraits pour toi, pourquoi donc ce mécontentement amer ? C'est ici que nous touchons la différence spécifique, au rien qui crée un abîme. Tant que je contemple le présent et ses institutions uniquement comme objet de la pensée, ils ne m'offrent en effet qu'un intérêt et qu'un plaisir des plus profonds et des mieux fondés. J'envisage alors le présent, comme je contemple la torpeur des peuples de l'Inde, les déformations des juifs, et l'esprit positif et hostile à toute poésie des Romains. Oui, mon temps m'offre même davantage, puisque ce qu'il contient a plus de profondeur. Mais cet intérêt, il ne l'offre qu'en tant qu'objet de la pensée. La pensée est froide, elle est impersonnelle. Mais les institutions du pré-

sent ne peuvent pas être purement et simplement des objets de la pensée, et cela précisément parce qu'elles sont encore du présent. C'est ma destinée d'exister en elles, d'y exister par tous les fibres de mon être, de vivre en elles. Mais alors ce n'est pas seulement la pensée qui est mise en jeu, c'est le cerveau, le cœur, le sentiment, la chair, le sang, l'homme tout entier. Ces actualités sont profondes et grosses d'idées, mais les aimer, aimer, non, grand Dieu je ne le puis ! Elles ne peuvent rendre heureux, elles ne peuvent contenter celui qui y vit.

...Pour voir notre époque en rose, il faut ne l'envisager que comme l'objet d'une pensée, d'une pensée qui n'a d'autre intérêt que de rechercher partout la raison (1) dans tout ce que l'esprit a créé. Mais du moment qu'on y vit, tout change ; vous voyez alors se dresser devant vous tout ce qui s'y trouve de morbide et de hideux, le manque de cœur, le vide de l'esprit, toute la détresse humaine ! Et tout prêt que je sois à ne pas voir dans toutes ces difformités des faits inexplicables et absurdes, tout disposé que je sois à y voir l'aboutissement logique d'une idée qui a sa raison d'être dans l'histoire humaine, elles n'en sont pas moins — peu importe si je peux expliquer le fait ou non — offensantes et blessantes par leur existence.

C'est aussi pourquoi je ne peux trouver de plaisir dans les difformités, les monstruosité de notre vie sociale, c'est pourquoi je ne peux même pas y demeurer, et je m'isole et cherche mon plaisir, mon repos autre part.

La vraie misère du prolétariat

(Extrait d'une lettre de Lassalle au baron Hubert Von Stucker, écrite probablement en juillet 1845, page 168.)

Pour commencer tout de suite par le plus essentiel, savez-vous baron, ce qui est le plus terrible, le reproche le plus amer que nous puissions adresser à l'état actuel des choses ? C'est que dans la répartition de la propriété, telle qu'elle est conçue aujourd'hui, il n'y a qu'un petit groupe de privilégiés qui puisse mener une existence digne de l'homme, c'est-à-dire qui soit à même de s'adonner aux valeurs intellectuelles, de faire de l'esprit l'objet de leur activité. Ce qui fait la seule et essentielle différence entre l'homme et l'animal, c'est que l'homme n'a pas seulement

(1) La raison, dans le sens que Hegel donne à « Vernunft ». On sait que pour Hegel : « Alles was ist ist Vernunft ». (Tout ce qui est, est raison.) — Note du traducteur.

l'existence physique mais qu'il en connaît une plus élevée ; la vie intellectuelle. La vraie et la plus haute destinée de l'homme est donc que ce soit l'esprit qui fasse l'objet de ses efforts. Que par la conception de la propriété ou de la répartition des biens actuellement en vigueur, des millions d'hommes se voient aujourd'hui forcés de consacrer toute leur vie à leur entretien, qu'il leur soit impossible de parvenir à une vie spirituelle d'exister, de faire des valeurs de l'esprit l'objet de leur activité, parce qu'ils se voient dans la nécessité d'user toutes leurs forces et tout leur temps à assurer leur existence matérielle pour ne pas crever la faim, et qu'ainsi des millions d'hommes soient condamnés à mener une existence de parias, et rabaissés au degré de l'animalité. Voilà la malédiction terrible qui pèse sur notre temps et sur nos institutions, sur l'Etat et sur la propriété, malédiction qui entraîne fatalement avec elle l'exécution du jugement. Les Euménides, ces sombres figures de la nuit qui exécuteront le jugement, les Euménides ce sont les prolétaires. C'est ce que je viens de décrire et rien d'autre — non la simple privation de la propriété — qui constitue l'idée du prolétariat. Moi, par exemple, je ne serais pas un prolétaire, même si je n'avais pas de chemise à me mettre sur le dos ; il n'en est pas autrement d'un moine mendiant ou d'un ermite qui se nourrissant de racines se plonge

dans la méditation : on ne saurait l'appeler un prolétaire. Ce qui définit le prolétaire, c'est, à cause des soucis matériels qui l'obsèdent et parce qu'il ne peut jouir de ce qui est pour lui une réalité immédiate, c'est-à-dire la propriété, de ne pouvoir exister par l'intelligence.

La malédiction de l'argent

(Extrait d'une lettre de Lassalle, à Arnold Mendelssohn, Alexandre Oppenheim et Albert Lehfeldt, page 221, mi-septembre 1845.)

C'est donc l'argent, je l'ai dit et nous l'avons vu, qui est la malédiction pesant sur le sujet libre, lui interdisant l'entrée du paradis, l'empêchant de descendre dans ce fleuve d'où il renaîtrait à sa vraie existence. Depuis que j'ai compris cela, j'ai voué une haine mortelle, et bien fondée à chacun de ceux qui possèdent. L'argent est la seule institution contre laquelle je dirige mes armes. Toute autre chose ne vaut pas la peine qu'on s'y mouille la main, ou ne m'intéresse qu'indirectement. L'argent est aujourd'hui la clé de la porte qui donne accès au monde du réel, à la réalité et à la jouissance de soi dans cette réalité. Mais le jour viendra où nous renverserons ce moloch incandescent et jetterons après lui dans les flammes dévorantes ses traîtres et ses ministres.

(Traduction d'Alix GUILLAIN.)

SOUVENIRS DE JOURNÉES RÉVOLUTIONNAIRES

Comment nous prîmes le Palais d'Hiver

Quelques jours avant la révolution de novembre, le Comité Révolutionnaire Militaire nomma des commissaires dans la plupart des régiments de la garnison de Péetrograd. Ces commissaires furent pris dans l'organisation militaire du Parti. Nombre d'entre eux venaient de sortir de prison, ayant été arrêtés à la suite des émeutes des 3-5 juillet. Je fus nommé au régiment de la Garde de Pavlovsk.

Après la réunion des militants du 18-19 novembre, l'opinion s'était accoutumée à considérer la révolution comme imminente. Les soldats l'attendaient. Des réunions animées avaient lieu dans les casernes. Vers le 24 novembre, veille de l'ouverture du Congrès des Soviets, la tension des esprits atteignit son apogée.

Une détente se produisit sitôt qu'on apprit que le gouvernement de Kérénsky faisait lever les ponts de la Néva. Ainsi la lutte commençait. Le gouvernement provisoire savait que le deuxième

Congrès des Soviets serait le signal d'une prise d'armes révolutionnaire pour la conquête du pouvoir et que la garnison y prendrait part. Il avait réuni autour du Palais d'Hiver plusieurs écoles de sous-officiers (notamment celles d'Oranienbaum et de Gatchina), le Bataillon des Femmes, trois sotnias de cosaques démontés de l'Oural et la batterie d'artillerie de l'école Michel. Vers 6 heures, le 24, pour couper la communication entre les faubourgs ouvriers et la ville et, d'autre part, entre celle-ci et la forteresse de Pierre et Paul, il fit lever les ponts. La nervosité des troupes alla croissant. Des patrouilles se placèrent aux issues des ponts de la Trinité.

Le régiment de Pavlovsk veillait tout entier, bien qu'on l'ait mis au repos. Vers 9 heures, j'envoyais une patrouille explorer les environs du Palais d'Hiver. Elle remarqua qu'un grand nombre d'automobiles s'éloignaient du palais. Ordre fut donné de les arrêter et de vérifier les papiers

des voyageurs. Quelques instants plus tard, on amenait, au club régimentaire où siégeait notre comité de soldats, un monsieur en civil qui n'est autre que le lieutenant-colonel Sournin, chef du service d'informations de la place. Nous l'envoyons à Smolny.

A peine est-il parti qu'on nous amène M. Kartacheff, ministre des Cultes, et l'adjoint au ministre des Finances. Faut-il les arrêter ? Le C.R.M. ne nous répond pas, visiblement occupé par des questions plus importantes. Puisqu'on a commenté, continuons. J'arrête et j'envoie à Smolny. Mais les suivants furent relâchés aussitôt, s'ils n'étaient pas personnages importants, et dans le cas contraire gardés dans notre caserne même.

Nous recevons enfin deux billets du Comité Révolutionnaire Militaire, écrits par le camarade Podvoisky. Le lieutenant-colonel Sournin est, paraît-il, une bonne prise. Le deuxième billet nous surprend. Le C. R. M. ne s'attendait pas à une ouverture des hostilités aussi rapide. L'action, dit-il, n'est pas encore déclenchée ; il ne sait pas encore quand elle le sera, mais pas plus tard en tout cas que le lendemain 25 novembre. Les arrestations de ministres sont donc prématurées et peuvent donner l'alarme au gouvernement provisoire ! On nous ordonne d'ôter nos barrages et de laisser la circulation libre. Mais nos patrouilleurs observent les préparatifs de combat autour du Palais d'Hiver, et nous décidons de désobéir, pour cette fois, dans une certaine mesure. Nous continuons à arrêter. Le 25, vers midi, nous détentions 200 personnes. Les soldats demandent alors à enlever les postes de junkers placés par le gouvernement provisoire aux environs du Palais d'Hiver. Il faut le leur permettre, mais en leur interdisant d'ouvrir le feu. Les résultats sont immédiats.

Rue Millionaia, par exemple, deux junkers sont placés en sentinelles à 30 pas devant nous. Trois soldats de Pavlovsk surgissent tout à coup derrière eux : « Bas les armes, haut les mains ! » Les junkers sont faits prisonniers sans effusion de sang. Au cours de la nuit, nous réussîmes à nous emparer ainsi de plusieurs postes et à capturer certains chefs.

Vers 2 heures du matin, le C. R. M. m'ordonne de rétablir les barrages et de vérifier les documents des passants. Il est trop tard : personne ne sort plus du Palais.

Le 25 au matin, à Smolny, j'appris que nous n'avions pas été les seuls à commencer les hostilités et qu'il avait fallu chasser de force les junkers du bureau central des téléphones, où ils avaient coupé les communications du C. R. M.

Le C. R. M. décida ce matin-là de cerner le Palais d'Hiver et de s'en rapprocher lentement. Cette tâche fut confiée au régiment de Pavlovsk et de Kegsholm. Au nôtre se joignirent deux bataillons du régiment de Préobrajensky, casernés à côté de l'Ermitage. Le C. R. M. nous envoya bientôt du renfort : 800 gardes rouges ouvriers de la rive droite de Pétrograd, des brancardiers, deux automobiles blindées et deux canons de 37 m/m sur camion. Les membres du C. R. M., Podvoisky et

Ieremeev, suivirent les opérations et y prirent part. Podvoisky esquissa le plan d'attaque. Un ultimatum serait présenté au gouvernement provisoire, lui accordant un délai d'un quart d'heure pour se rendre. Un drapeau serait en même temps hissé sur la forteresse de Pierre et Paul et abaissé à l'expiration de la 15^e minute, pour donner le signal des hostilités. La forteresse de Pierre et Paul et l'*Aurore*, venue de Cronstadt, ouvriraient d'abord le feu sur le palais. Mais jusqu'au soir le signal ne fut pas donné.

Toute la journée, les junkers avaient édifié devant les entrées du Palais des barricades en bûches. Ils achevaient maintenant leur travail. La batterie de l'école d'artillerie Michel était la seule à la disposition du gouvernement provisoire. Il en fut privé par la circonstance suivante. Le commissaire du gouvernement provisoire auprès de cette batterie était un anarchiste dont on ignorait assez généralement les convictions. L'heure du combat venue, il feignit de faire mettre la batterie en position et la dirigea, par la rue Moika, vers nos cordons de troupes, qui la capturèrent sans coup férir. Les artilleurs désarmés, les assaillants du Palais d'Hiver ne doutèrent plus du succès. C'est à peu près à ce moment que la fusillade et l'attaque commencèrent en désordre.

Vers 7 heures, les camarades Dachkévitich et Tchoudnovsky, parlementaires du C. R. M., étant déjà dans le Palais, un parlementaire cosaque vint nous signifier que les cosaques, reconnaissant qu'ils avaient été induits en erreur, refusaient de défendre le gouvernement provisoire, mais demandaient à sortir du palais avec leurs armes. N'était-ce pas un piège ? Nous consentîmes pourtant. Les cosaques sortirent par le quai, et une automobile blindée les suivit jusqu'à leur caserne. Sommé de se rendre aussi, le bataillon des femmes répondit en criant : « Nous nous ferons tuer jusqu'à la dernière ! » Vers 8 heures, les défenseurs de l'état-major voisin du Palais d'Hiver l'abandonnaient, et cherchaient refuge auprès du gouvernement provisoire. Avec une poignée de camarades, j'entrai à l'état-major comme les junkers y enlevaient les téléphones. Une violente contre-attaque faillit un instant nous en chasser.

Les assiégés commençaient à se démoraliser. Prévoyant une capitulation inéluctable, ils craignaient d'être fusillés. Le Palais d'Hiver fut occupé peu à peu. Y entrèrent les premiers des marins et des soldats de Pavlovsk, par les fenêtres voisines de l'Ermitage. On se battit dans les chambres. Les junkers reculèrent vers le perron d'honneur, chassés tantôt à coups de grenades, tantôt à coups de fusil. Le bataillon des femmes finit par se rendre tout entier, sans condition ; il comprenait 141 combattantes que l'on évacua immédiatement sur Vassili-Ostrov, car la bataille continuait dans le Palais. L'une après l'autre, les écoles militaires se rendirent.

Le camarade Antonov-Ovseenko, chargé par le C. R. M. d'arrêter le gouvernement provisoire, était entré au Palais d'Hiver avec les premiers bolcheviks. On fit sortir le gouvernement provisoire, arrêté presque en entier à l'exception de Kérénsky, qui avait pris la fuite sur la place du

Palais. Kichkine, fou de terreur, trouva moyen d'échapper un instant aux marins, se mit à courir et tomba sur la chaussée. Ce fut un petit incident comique. Une foule houleuse entourait les anciens ministres, exigeant à grands cris qu'on les fusillât sur-le-champ. Les marins durent les défendre. Je me souviens de Terestchenko, nous disant, d'une voix tremblante : « Je sais, je sais que vous ne nous ferez point de mal... »

Devant le perron de l'Ermitage, la foule faillit arracher les ministres aux marins. Des coups de feu éclatèrent dans l'obscurité. Il fallut, pour éviter un lynchage, l'intervention des membres du C. R. M. Le gouvernement provisoire fut dirigé vers la forteresse de Pierre et Paul.

Tout le pouvoir, désormais, appartenait aux Soviets.

O. DZENIS.

Chronique Internationale

ALLEMAGNE

L'activité de l'infime groupe de l'Association Communiste du Travail (*Kommunistische Arbeiter-Gemeinschaft*) patronnée par Paul Levi, n'a pu jusqu'ici attirer l'attention du mouvement international. Mais, après s'être donné à sa conférence du 20 novembre une plate-forme politique et après les révélations du *Vorwaerts*, ce groupe s'est hasardé à faire quelques pas dans l'arène politique.

La pratique montre que l'A. C. T. se solidarise ouvertement avec les ennemis du Parti Communiste allemand. Ses résolutions et son programme prouvent assez qu'elle ne vise, sous son accoutrement communiste, qu'à désagréger de toutes façons le communisme allemand. L'A. C. T. ressemble trait pour trait au mouvement des *liquidateurs*, surgi dans le mouvement ouvrier russe en 1905-06.

Les idées des liquidateurs aboutissent en fin de compte à l'affirmation qu'on ne peut actuellement parler de dissolution du capitalisme et que le vieux monde bourgeois est au contraire en voie de rétablissement économique. Le travail d'organisation des grands trusts économiques capitalistes, et surtout de ceux que dirigent MM. Stinnes et Thyssen, impressionne fortement les prétendus « communistes » de l'A. C. T. Dans la dangereuse fièvre industrielle qui dure encore en Allemagne ils voient les symptômes d'une renaissance véritable du capitalisme allemand. D'où évidemment un penchant pour cette politique du capital victorieux et une tendance à liquider le mouvement communiste. Mais on se garde bien de l'énoncer crûment. Les propositions de liquidation sont habilement présentées, avec une expertise démagogique, sous la forme d'un conseil au P. C. allemand : qu'il fusionne avec les gauches des deux partis social-démocrates allemands pour former un nouveau et grand « parti social-révolutionnaire ».

L'habitude prise par le groupe Lévi de parler d'un grand parti social-révolutionnaire ne provient pas d'une circonstance fortuite. Cette dénomination correspond à des intentions politiques adéquates. Et la politique qu'elle évoque, tout en rapprochant les « communistes » des social-démocrates, serait une rupture

avec l'I. C., avec l'I. S. P., avec la Russie des Soviets.

On n'a peut-être pas oublié que M. Hilferding parlait avant le Congrès de Halle du bateau en train de couler et qu'il fallait quitter en toute hâte. Nos liquidateurs répètent ces propos. Toutes leurs découvertes ne sont ainsi le plus souvent puisées que dans le vieux bric à brac des social-démocrates. Mais où les idées politiques font défaut, certains gens recourent aux considérations morales, ce qui les fait tomber bien bas. Ayant abandonné toutes les bases objectives d'une politique révolutionnaire, nos liquidateurs doivent bien justifier leur abandon par des sentences morales. Chose curieuse leur moralité les amène à s'associer aux social-démocrates dans leur campagne de calomnies contre les communistes allemands. Depuis longtemps réfutées par le P. C. les révélations du *Vorwaerts* fournissent un bon prétexte. Ne nous étonnons donc pas que ces singuliers sauveurs de la Révolution associés à la social-démocratie, ne laissent plus passer un jour sans dénoncer — par l'épuration des organisations révolutionnaires! — des militants révolutionnaires aux procureurs de la justice bourgeoise.

Les liquidateurs ont délibérément laissé des noyaux dans le P. C. allemand. La politique du Parti, depuis le Congrès d'Iéna, rigoureusement conforme aux décisions du III^e Congrès de Moscou, mal comprise de quelques camarades insuffisamment formés au communisme et trop mal initiés à la politique actuelle pour savoir limiter la droite, a ébranlé leurs convictions. C'est ce qui fait qu'il y a dans le parti des courants parallèles au groupe Lévi. Leur importance n'est pas grande ; mais y sont entrés de bons militants que le parti doit ramener à lui. Leur activité se traduit par la propagande au sein du parti des revendications de l'A. C. T. : destitution du Comité Central actuel, relâchement des liens avec l'I. C. Dans la plupart des cas ces camarades ne conçoivent pas la portée de leurs actes. On pourrait aussi leur reprocher des manquements à la discipline du parti — qui leur a laissé la plus grande liberté de discussion. Il faut déplorer qu'un membre du Comité Central, le camarade Friesland, se soit joint à cette agitation, ce qui a contraint le C. C. de le suspendre de ses fonctions jusqu'au pro-



AU CONGRES DE MARSEILLE. — Les délégations des Fédérations de Seine-et-Oise et Seine-Inférieure : David, Costet, Julienne, Frossard, Bazin, Ragon, Michelet, Citoyenne Gaillard, Chevel, Citoyenne G. Goujon.



AU CONGRÈS DE MARSEILLE. — Marie Mayoux, Germaine Goujon, Lucie Collard, Marthe Bigot, Suzanne Girault, Marguerite Albert, Jeanne Melin, Louise Bodin.

chain Conseil National (22 janvier). De concert avec les camarades Brau et Malzahn, Friesland a publié, à l'insu du C. C., un manifeste et une brochure reproduisant d'une manière plus ou moins déterminée les revendications et aussi les calomnies de l'A. C. T. contre le parti.

La presse bourgeoise et social-démocrate exploite à l'envi ces incidents et parle non sans joie de la crise du parti communiste. Ici le vœu détermine l'idée. Il n'est pas question de crise. Le parti a déjà traversé des difficultés de cette sorte, à diverses reprises, et sans préjudice. Personne ne la juge à la légère, mais personne ne se l'exagère dans le parti et ne doute que nous en viendrons promptement à bout. On considère assez généralement que ce ne sont là que symptômes accessoires, à peu près inévitables, du mouvement qui porte les masses communistes à se rapprocher des masses ouvrières social-démocrates et indépendantes. Ce revirement tactique a fait perdre pied à des social-démocrates du communisme, ils se rapprochent eux-mêmes de l'idéologie social-démocrate.

C'est en Allemagne que ce liquidateur s'est montré au grand jour pour la première fois dans l'I. C. Mais il est indéniable que d'autres parties de l'I. C. renferment aussi des éléments liquidateurs plus ou moins conscients et développés. Pour cette raison les débats relatifs à cette question engagés dans le Parti allemand méritent l'attention particulière de toutes les sections de l'I. C.

Des indices nous portent aussi à croire que les liquidateurs ont déjà noué des relations internationales. Nos partis frères feront bien d'être sur leurs gardes.

A. TALHEIMER.

Bulletin Communiste

Organe du Parti Communiste (S.F.I.C.)

PARAISSANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 »	8 »
6 mois	13 »	14 »
12 mois	26 »	28 »

Adresser la correspondance à

René REYNAUD, 120, rue Lafayette, PARIS



Bibliothèque -
- Communiste
PARIS

A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution</i> (préface de Boris Souvarine)....	0 50
KERTJENZEV — <i>Les Alliés et la Russie</i>	3 »
ALEXANDRA KOLLONTAI. — <i>La Famille et l'Etat Communiste</i>	0 40
LÉNINE. — <i>La Maladie infantile du Communisme</i>	4 »
LÉNINE. — <i>La Révolution prolétarienne</i>	4 »
LÉNINE. — <i>Lettre aux ouvriers américains</i> ..	0 25
LÉNINE. — <i>Les Bolcheviks et les Paysans</i>	0 40
LÉNINE. — <i>L'Etat et la Révolution</i>	4 »
LÉNINE. — <i>Le Rôle des Jeunesses Communistes</i>	0 40
BORIS SOUVARINE. — <i>La 3^e Internationale</i> .. épuisé	
BORIS SOUVARINE. — <i>Eloge des Bolcheviks</i> .. épuisé	
TROTSKY — <i>Terrorisme et Communisme</i>	7 »
TROTSKY — <i>Le Terrorisme</i>	épuisé
TROTSKY — <i>Les Soviets et l'Impérialisme mondial</i>	épuisé
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne</i>	0 75
... <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i>	0 60
... <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i>	0 50
.. <i>Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2^e Congrès)</i>	0 75
.. <i>Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2^e Congrès)</i>	épuisé
.. <i>Hommage à la République des Soviets par H. Barbusse, etc.</i>	1 25

Tous ces ouvrages sont en vente à la Librairie de l'HUMANITÉ.

VIENT DE PARAÎTRE

ET SADOUL?

par PAUL VAILLANT-COUTURIER

Une brochure, 24 pages..... 0 40

En vente à la librairie de l'« Humanité ».



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Le Gérant : R. APERCE

Imprimerie Française (Maison J. DANGON)
123, rue Montmartre, Paris (2^e)
Georges DANGON, imprimeur.